

Les dix morts d'Eugène Vermersch

Seth Whidden

Pronostic : la mort.

Nous verrons bien !...

Eugène Vermersch, *L'Infamie humaine*

Dans la préface qui accompagna la parution posthume de l'ouvrage *L'Infamie humaine* de l'ex-communard Eugène Vermersch (Alphonse Lemerre, 1890), Paul Verlaine raconta ainsi les derniers jours de son regretté ami : « Eugène Vermersch mourut fou en d'affreuses douleurs le 9 octobre 1878 à l'asile de Colney Hatch (Angleterre), âgé de trente-trois ans et deux mois¹ ». Si peu de détails sont connus sur les conséquences qui contribuèrent à sa mort, il convient de préciser qu'il n'a pas souffert une seule mort : on peut en compter plusieurs. Beaucoup, même. Tantôt menaçantes, tantôt distantes voire fantaisistes, les morts mentionnées dans les documents rassemblés ci-dessous témoignent de certaines difficultés à confronter et transcrire la vie et la mort de Vermersch — plus grand que nature, pendant et après son passage terrestre. Si Vermersch lui-même affirma qu'il ne « [tenait] pas plus à être estimé pendant ma vie qu'à être réhabilité après ma mort² », nous ne pouvons que lui adresser nos très sincères excuses, et espérer que nos recherches dans les archives n'ont fait qu'éclaircir quelques détails de son existence : dans ce qui suit nous ne prétendons pas proposer la réhabilitation totale à laquelle il objecta tant.

Morts évitées de justesse

1. Une mort prématurée (20 novembre 1871)

La première mort vint, sous la forme d'une menace jamais mise en œuvre, à l'époque de la Commune. Comme l'expliqua Victor Dave, « [s]ous la Commune, il ressuscita, avec Alphonse Humbert et Maxime Vuillaume, *le Père Duchesne*, publication qui lui valut d'être condamné à mort par les conseils de guerre de Versailles³ ». Quant à lui, Vuillaume raconta sa version de l'histoire ainsi : « Humbert, arrêté, était alors à Versailles, attendant sa comparution devant le conseil de guerre qui le condamna aux travaux forcés à perpétuité. Vermersch et moi fûmes condamnés à mort par contumace. 3^e conseil de guerre, audience du 20 novembre 1871 »⁴.

2. la mort civile (1872)

Si Vermersch évita la mort à laquelle il fut condamné, sa présence en France aux lendemains de la Commune resta précaire. Alors que les Versaillais le cherchaient, il « se cach[ait] pendant

¹ Paul Verlaine, préface à *L'Infamie humaine* par Eugène Vermersch, Paris, Alphonse Lemerre, 1890, p. xxviii. Verlaine ajouta en note de bas de page « Nous tenons ce précieux renseignement de M. de Somer, beau-père de notre Vermersch ».

² Eugène Vermersch, *Qui Vive!*, n° 47, repris dans *Un mot au public*, Londres, 1874, p. 2.

³ Victor Dave, « Eugène Vermersch », *La Revue* du 15 septembre 1911, p. 170. « On nommait les citoyens Humbert, Villiaume [sic] et Eugène Vermersch, amis ce dernier passait pour celui qui a tenu le plus souvent la plume » (Philibert Audebrand, *Un café de journalistes sous Napoléon III*, Paris, E. Dentu, 1888, p. 226). Charles-Henry Hirsch reprit l'article de Dave le mois suivant dans le *Mercure de France* : Charles-Henry Hirsch, « Les Revues », *Mercure de France* n° 344, 16 octobre 1911, p. 857-860.

⁴ Vuillaume, dans la partie du livre intitulé « Quand nous faisions le Père Duschene ». Maxime Vuillaume, *Mes cahiers rouges (souvenirs de la Commune)*, éd. Maxime Jourdan, Paris, La Découverte, 2011, p. 180, n. 3.

six semaines chez un ami cafetier »⁵. Ni vu ni connu, il ne put rester à Paris ; face à l'expatriation qui fut son dernier recours, et quoi qu'en dise la loi du 31 mai 1854 portant abolition de la mort civile⁶, il éprouva le besoin de fuir son pays comme une perte de ses droits civiques, comme un choc mortel : « Rien à faire à Paris, du moins je ne le crois pas : nous sommes condamnés à mort, par conséquent morts civilement, ce qui veut dire que nous ne pouvons ni nous marier, ni reconnaître nos bâtards, ni servir de tuteurs, ni **ester** en justice et autres privilèges du citoyen français »⁷.

3. et 4. À Londres (1874) et à Genève (1876)

Après sa fuite de Paris, Vermersch s'installa outre-Manche, dans des conditions modestes semble-t-il :

Il n'est pas exact, ainsi que l'ont prétendu certains journaux, que l'ex-rédacteur du *Père Duchêne* possède un splendide bureau et une imprimerie considérable. Le *Vermersch-Journal* est au troisième étage d'une maison de Greek street. L'ameublement, plus que modeste, se compose d'une table en bois blanc et de deux chaises. Il n'y a pas même de casiers pour serrer les journaux, qui sont épars sur le plancher. Je doute fort que Vermersch gagne de l'argent, et je serais tenté de croire qu'il couvre à peine ses frais. Il a pour collaborateurs Hector Daniel et [Augustin] Avrial, ancien membre de la Commune⁸.

Ni la vie célibataire ni la situation précaire ne semblèrent durer longtemps, car six mois plus tard, il épousa Delphine Victorine de Somer (1850-1929), fille d'un imprimeur bruxellois. Les noces furent célébrées jeudi 5 septembre 1872 à Londres (district de Pancras, aujourd'hui St Pancras)⁹ ; on sait que l'installation du couple Vermersch dans leur nouveau logis conjugal ouvra des possibilités de logement pour Rimbaud et Verlaine, qui arrivèrent à Londres le mardi d'après, le 10. Peu de temps après leur arrivée, Verlaine écrira à Edmond Lepelletier qu'il

⁵ Renaud Morieux, « La prison de l'exil : les réfugiés de la Commune entre les polices françaises et anglaises (1871-1880) », *Police et migrants: France 1667-1939*, s. dir. Marie-Claude Blanc-Chaléard et al., Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, édition OpenEdition Books, paragraphe 6, <https://books.openedition.org/pur/21047>.

⁶ Article 1. La mort civile est abolie. www.legifrance.gouv.fr.

⁷ Vuillaume, *Mes cahiers rouges*, op. cit., p. 605. Cortéon (alias Poncerot) anticipa ce qui adviendra à Vermersch quand il écrivit à Vallès, le 2 février 1878, soit huit mois avant la mort de Vermersch : « L'exil, le terrible exil développe fatalement chez ses victimes une maladie mentale particulière que j'appellerai, si vs le voulez bien : l'Exilite [...] » (Gérard Delfau, *Jules Vallès, l'exil à Londres*, Paris, Bordas, 1971, p. 167). Poncerot fut délégué à l'instruction publique au III^e arrondissement sous la Commune (Pierre Vésinier, *Comment a péri la Commune*, 2^e éd., Paris, A. Savine, 1892, p. 431).

⁸ « Lettres de Londres », *La Liberté*, 21 mars 1872, p. 2. Vermersch confirma ces détails : « Au temps où je faisais, Greek-street, 59, ces pauvres diables de journaux qui furent le *Qui Vive*, et le *Vermersch-Journal*, – où pendant près de sept mois, je ne touchai, moi, rédacteur en chef d'une feuille quotidienne, que des appointements qui variaient toujours entre trois et dix shillings par semaine, et ne dépassèrent jamais cette dernière somme, – où je trottais dans la crotte de Soho, au cœur de l'hiver, avec des souliers percés, et un ridicule pardessus gris, avec lequel j'avais passé la frontière Belge au mois de juillet, – où, le ventre vide la plupart du temps, j'accomplissais un travail qui commençait à cinq heures et demie du matin par la traduction des dépêches anglaises, pour finir le soir à neuf du dix heures par la correction des épreuves, où j'habitais avec Sornet, l'ancien imprimeur du *Père Duchesne*, et compagnons de toutes ces misères, cette chambre de Howland-street dont nous ne pouvions presque jamais acquitter le loyer, – où trente, quarante, cinquante réfugiés qui venaient me voir dans ce taudis infect de Greek-street, qui était l'imprimerie du journal, pouvaient constater le luxe singulier de cet homme vendu à tous les partis et qui correspondait avec les feuilles les plus riches de la capitale ! » (*Un mot au public*, op. cit., p. 9-10).

⁹ <https://www.freebmd.org.uk>

logerait peut-être « dans l'ancien *room* de “Vermèche”, qui vient de se marier, l'insensé !¹⁰ ». Et, le mois suivant, octobre 1872 : « Vu enfin Vermersch (très aimable, et sa femme très charmante). Ils élèvent une souris blanche (ces communards ! c'est bien d'eux !) »¹¹.

Selon la correspondance avec son bon ami Vuillaume que tint Vermersch, la souris blanche fut, dans le petit jardin derrière la petite maison que le jeune couple loua, transformée en poules et lapins¹². Le mois suivant, Rimbaud confia à Vermersch les livres et manuscrits de Verlaine avant d'aller chercher celui-ci à Bruxelles¹³, avant le drame qui eut lieu dans la capitale belge le 10 juillet 1873. En septembre, Vermersch demanda à Vuillaume d'être le parrain de son fils, prénommé Maxime, qui venait de naître¹⁴. Un deuxième fils, Horace, vit le jour à Londres en mars 1877.

La vie conjugale sembla lui convenir : en mars 1874, Alfred d'Aunay écrivit que « Vermesch a pris du ventre¹⁵ » et que :

Quand il est arrivé à Londres, il lui restait un peu d'argent qu'il a dépensé assez prestement. Puis il a cherché fortune. Un imprimeur hollandais fort à son aise, nommé Désume [sic], l'a recueilli et l'a aidé à fonder un journal. Cet imprimeur a une fille très jolie que Vermesch a épousée il y a dix-huit mois, et dont il a un enfant. Il vit, dans cette famille patriarcale, de la façon la plus correcte, et envoie des correspondances à des journaux suisses et belges. Il n'écrit ses brochures épouvantables que pour s'amuser, et dans cette pensée que si la révolution qu'il prêche réussissait, il serait le chef de l'État¹⁶.

Comme Rimbaud et Verlaine, qui y furent en mars 1873, Vermersch passa son temps à la salle de lecture du British Museum. Un an plus tard – le 24 mars 1874 pour être précis – une mauvaise surprise attendit Vermersch après ses lectures :

Depuis quelque temps les communeux de Londres font parler d'eux.
[...]

M. Vermesch a publié dans un journal de Londres un article où ses anciens amis politiques sont fort maltraités, paraît-il. Cet article a excité une vive indignation parmi les réfugiés et a été l'occasion d'une scène de violence, à la suite de laquelle deux de ces derniers, MM. Constant Martin et Edmond Vaillant, ont été cités par M. Vermesch devant le tribunal de police de Bow-street.

M. Vermesch, appelé à déposer des faits dont il prétend avoir à se plaindre, refuse de prêter serment dans la forme ordinaire, en donnant pour motif qu'il est athée. Le juge, M. Vaughan, l'admet néanmoins à déposer sur sa

¹⁰ Paul Verlaine, *Correspondance générale*, éd. Michael Pakenham, Paris, Fayard, 2005, t. 1, p. 244.

¹¹ *Ibid.*, p. 262.

¹² Vuillaume, *Mes cahiers rouges*, op. cit, p. 618.

¹³ Arthur Rimbaud, *Œuvres complètes*, éd. André Guyaux et Aurélia Cervoni, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, p. 373.

¹⁴ « Mon cher Vuillaume, tu as raison, je suis un grand paresseux. J'ai jusqu'ici remis de jour en jour le soin de t'annoncer la naissance de mon fils, et je suis d'autant plus coupable que j'ai l'intention de te demander pour parrain — parrain à la d'Holbach, s'entend, car le gars ne sera pas plus baptisé qu'un payen [sic]. [...] Il sera donc déclaré sous les noms Maxime-Cornélius-Horace ». Vuillaume, *Mes cahiers rouges*, op. cit, p. 623.

¹⁵ Alfred d'Aunay, « L'Anniversaire du 18 mars », *Le Figaro*, 21 mars 1874, p. 2. Les rapports, articles, registres, etc. oscillent entre Vermersch et Vermesch; au lieu d'indiquer [sic] à chaque fois, le présent article laisse l'orthographe telle quelle à chaque fois.

¹⁶ *Idem.*

simple promesse de dire la vérité. Il raconte alors que, le 24 mars, comme il sortait du British Muséum, il a été attaqué et frappé par Vaillant.

Celui-ci dit, pour sa défense, qu'il n'a pu résister à l'indignation que lui avait causée l'article publié par Vermersch. M. Vaughan fait observer au prévenu que ce n'est pas là une excuse suffisante pour la conduite qu'il a tenue, et il le condamne à 30 schellings [sic] d'amende et 2 schillings pour les frais¹⁷.

Vermersch tenta de tirer l'affaire au clair dans son *Un mot au public* qu'il publie en 1874 :

Dans un article rendant compte du meeting du 18 Mars, à Londres, le journal *Le Figaro* (pardon !) de Paris, portant la date du 21 Mars, 1874, publiait quelques détails, erronés pour la plupart, sur quelques-uns des réfugiés de la Commune à Londres, et sur moi avec les autres. Cet article, qui donne, par les erreurs saugrenues qu'il contient, une triste idée de la sagacité du reporter qui l'a écrit, était signé : *Alfred d'Aulnay*. Naturellement, ce gentilhomme, dont la délicatesse est connue, et qui a toutes les raisons du monde pour ne pas se mettre mal avec les gendarmes, m'y présentait personnellement, dans son estimable patois, sous les couleurs les plus odieuses et les plus ridicules qu'avait pu lui fournir son imagination féconde en ces sortes d'ordures. Or, dans le cours du susdit article, se trouvaient les lignes suivantes :

« L'ex-ministre Vaillant a fait venir sa femme à Londres, où elle a monté une grande maison de confection, aujourd'hui très-prospère. Elle pourvoit aux besoins de son mari, ainsi qu'à ceux de Martin, ex-chef de cabinet de ce bizarre ministre. »

Cet alinéa, plus bizarre encore que le ministre en question, avait paru à tout le monde, et était, en effet, inexplicable : sottise de reporter mal informé, disait-on, et on passait, sans s'y arrêter davantage.

Sur ces entrefaites, le 24 Mars, vers les cinq heures de l'après-midi, comme je sortais de la bibliothèque du British Museum, je fus assailli par les deux intelligents fonctionnaires qui se trouvent désignés dans l'alinéa rapporté plus haut, et que je traduisis immédiatement, selon leurs mérites, devant les tribunaux correctionnels de Londres. Mais ce qu'il y a de curieux dans l'affaire, c'est que ces deux jeunes gens donnaient pour prétexte à leur lâche et stupide agression [sic], l'accusation, qu'ils portaient contre moi, d'avoir collaboré à l'article où j'étais moi-même présenté comme un pilier de taverne, comme un homme ordurier, et, comme une espèce de monstre auquel le peuple anglais devrait refuser l'eau et le sel.¹⁸

L'attaque de Martin et Vaillant ne nuit nullement aux habitudes de Vermersch ; quelques mois plus tard (le 7 juin), on signale qu'il est toujours parmi les plus férus des lecteurs :

Vermersch is a diligent student in the reading-room of the British Museum, improving the time of his sojourn in England — a short man, with thick neck, rough beard, deep-set eyes, and looks about thirty years of age. His clothes are common and like those of a mechanic, and his whole appearance betokens that

¹⁷ *Gazette de Lausanne*, samedi 11 avril 1874, p. 2. Pierre Vésinier est encore plus concis : « [I] faut citer Constant Martin, qui vient d'être condamné à trente shillings d'amende par le tribunal de Bow-Street pour avoir calotté Vermersch devant le Bristish-Museum [sic], et qui exerce la profession de baok-keeper [sic] » (Pierre Vésinier, *Comment a péri la Commune*, Paris, Nouvelle librairie parisienne, 1892, p. 411).

¹⁸ Eugène Vermersch, *Un mot au public*, op. cit., p. 3-4.

personal enmity to soap and water which is a characteristic of so many of his countrymen of the same class. From his work he never raises his head; it seems completely to absorb his attention¹⁹.

Une carte d'inscription, actuellement dans la collection Lucien Descaves de l'Institut international d'Histoire sociale, atteste de sa présence dans la salle de lecture le 14 novembre 1873²⁰. C'est une pratique que Vermersch ne perdra point ; le *Journal des débats* signale que, fin novembre 1876, Vermersch « lisait, la plume la main, les Satires de Perse et de Juvénal » à la Bibliothèque de Genève²¹.

Hélas, le silence des bibliothèques ne dissimule pas tous les bruits : les querelles entre anciens communards réfugiés à Londres ne cessèrent pas, et Vermersch ne resta pas en Angleterre. Avec Delphine et le petit Maxime, la petite famille connut plusieurs périodes de pérégrinations, à la recherche d'un abri de ces disputes. Aussi lit-on, début décembre 1874 :

Le *Nord*, de Bruxelles, annonce que le gouvernement belge vient d'intimer l'ordre de sortir du pays à M. Vermesch, ex-rédacteur du *Père Duchesne*, condamné à mort par contumace à Versailles, pour participation aux crimes de la Commune. Vermesch habitait Liège depuis plusieurs mois²².

C'est ainsi que Vermersch débarqua chez Vuillaume, qui décrit la scène :

Vermersch arrive ce soir. Voici une dizaine de jours qu'il a été expulsé de Belgique. Il s'est réfugié à Maëstricht, puis à Aix-la-Chapelle. C'est de là qu'il vient de me télégraphier.

Trois heures. Au débarcadère du bateau à vapeur du lac des Quatre-Cantons, à Fluelen. Le bateau est en vue. Je braque ma lorgnette sur le pont. Je n'ai pas revu Vermersch depuis les derniers jours de la Commune. Je me fais une fête de l'embrasser. Le bateau aborde. Le voilà, avec sa femme et son jeune enfant. [...]

¹⁹ « Metropolitan Gossip [from our lady correspondent]. London, June 7 ». *The Belfast News-Letter* du lundi 9 juin 1873. Notre traduction : « Vermesch est un étudiant assidu dans la salle de lecture du British Museum, améliorant le temps de son séjour en Angleterre – un homme petit, avec un cou épais, une barbe rugueuse, des yeux enfoncés et l'air d'une trentaine d'années. Ses vêtements sont communs et comme ceux d'un mécanicien, et toute son apparence témoigne de cette inimitié personnelle envers le savon et l'eau qui caractérise tant de ses compatriotes de la même classe sociale. Il ne lève jamais la tête de son travail, qui semble absorber son attention complètement ».

²⁰ Collection Lucien Descaves, n° 1212, Institut international d'Histoire sociale, <https://hdl.handle.net/10622/ARCH00459.1212>

²¹ On nous écrit de Genève, le 28 novembre : « Vous savez que Genève, dès le seizième siècle, a été appelée la "ville du refuge". Elle a de tout temps accueilli les vaincus des luttes politiques ou religieuses quel que fût leur clocher ou leur drapeau. C'est ainsi que de nos jours, après le 2 décembre, elle a été l'asile des républicains français ; après le 4 septembre, elle a recueilli les épaves du bonapartisme ; vinrent ensuite les réfugiés de la Commune, les échappés de la Nouvelle-Calédonie et les Prussiens évadés. Je faisais cette réflexion, il y a quelques jours, à la Bibliothèque de Genève ; les hasards de la politique avaient mis face à face dans cet établissement studieux deux condamnés qui ne se ressemblent guère : M. Vermersch et M. le comte d'Arnim. J'ai été curieux de savoir quelles étaient les lectures de ces personnages, et comme les demandes de livres sont inscrites sur des bulletins signés, ma curiosité a pu être satisfaite. M. Vermersch lisait, la plume la main, les Satires de Perse et de Juvénal ; quant à M. d'Arnim, il étudiait les Mémoires du temps de Richelieu. Il s'intéresse particulièrement à cet homme d'État auquel il trouve je ne sais quel air de famille avec le prince de Bismarck » (*Journal des débats*, vendredi 1^{er} décembre 1876, p. 2).

²² *Gazette de Lausanne*, samedi 5 décembre 1874, p. 1.

Vermersch est le plus casanier des hommes. Tout le jour plongé dans son dictionnaire latin. Il traduit alors Juvénal, qu'il ne quitte que pour s'atteler à l'ingrate besogne qui lui permet de vivre. Il rédige presque en entier, pour l'éditeur Madre, de la rue du Croissant, *Le Grelot*, journal hebdomadaire illustré. Quand il a fini son *Grelot*, il abat du roman, du gros roman-feuilleton, *Les Amants de la guillotine*, ou autres machines terrifiantes. Je lui en vis faire au moins une demi-douzaine.

Son seul passe-temps, mais un passe-temps qui est pour lui une passion, c'est la cuisine.

Vermersch est devenu cuisinier émérite. Déjà, quand j'habitais Genève, il m'envoyait de Londres la bonne recette pour le plum-pudding. À Altorf, il a longuement étudié l'art d'accommoder la poule faisane, ce gibier exquis des forêts alpestres. Je ne manque jamais, quand je vais au Gothard, de m'en procurer une. C'est jour de fête pour Vermersch²³.

Lors d'un deuxième séjour à Genève, Vermersch fut plus préoccupé par un gibier de potence : François Jourde (1843-1893). Maxime du Camp résume la situation ainsi :

On croit ainsi établir une série de contrôles et l'on ne réussit qu'à créer une confusion d'autorités qui se contrecarrent et constituent une diversité de despotismes tracassiers, jaloux les uns des autres et dénonciateurs. C'est de ce moment que les haines éclatent au sein de la Commune, que les partis se divisent et que l'on se menace mutuellement de se « coller au mur ». Il faut voir comment ils se traitent entre eux ; jamais catéchisme poissard ne fournit de telles épithètes : Félix Pyat attaque Vermorel et lui reproche d'avoir été un agent secret de Napoléon III ; Vermorel riposte ; il dit à Pyat qu'il n'est qu'un lâche et que tout son mérite consiste à avoir fait à Londres du régicide en chambre. Vermersch juge les coups, gourmande les deux adversaires dans le *Père Duchêne* et leur dit proprement « Vous tombez dans la mélasse. » Il vomit sur tout le monde, ce Vermersch, Lefrançais perd patience et l'invite à venir avec lui faire un tour aux avant-postes du côté de la porte Maillot ; Vermersch n'a garde de répondre à cette proposition, qui ne convient pas à ses habitudes ; Lefrançais triomphe et accable d'injures Vermersch, qui ne s'en émeut.²⁴

Après la Commune les vomissures de Vermersch continuèrent, et elles ciblent Jourde tout particulièrement :

De tous les fonctionnaires de la Commune, Jourde, alors condamné, détenu, ou déporté, fut celui que Vermersch attaqua avec le plus d'acrimonie. Pendant le mois de novembre 1871, le *Qui vive* s'acharne à baver sur l'ancien délégué aux finances. D'après ce Vermersch, François Jourde a volontairement trahi le peuple de Paris, au profit du gouvernement de Versailles, et M. Thiers, en reconnaissance des services rendus, le destinait à remplacer à la Préfecture de police le général Valentin, démissionnaire. Tout ceci est agrémenté des épithètes de lâche, de gredin, de mouchard et d'agent versaillais. Jourde fut très affecté de ce torrent d'injures, derrière lequel il croyait voir l'opinion formulée par ses anciens amis de la Commune ; en ceci il prouva que son intelligence

²³ Vuillaume, *Mes cahiers rouges*, op. cit, p. 252 et 254.

²⁴ Maxime Du Camp, *Les Convulsions de Paris*, t. 3, *Les Sauvetages pendant la Commune*, Paris, Hachette, 1881, p. 41.

était médiocre et qu'il ignorait que le mépris de certains misérables est un titre au respect des honnêtes gens. Il voulut obtenir une réparation de Vermersch, ce qui était puéril, et se fit représenter par Avrial et par Lefrançais qui, comme lui, avaient appartenu au parti socialiste, à la minorité de l'Hôtel de Ville.

Ce fut peine perdue ; le Vermersch débonda une fois de plus son tonneau de fiel et lâcha sur Jourde une quantité d'insultes vraiment extraordinaire. Reprenant phrase à phrase tout l'interrogatoire que Jourde a subi devant le 3^e conseil de guerre, il conclut « Il résulte donc des pièces qu'on vient de lire que Jourde, de son propre aveu, n'est entré dans la Commune de Paris que dans le but de la trahir, de la priver de ses moyens d'action et de la faire tomber le plus vite qu'il lui serait possible dans les mains de ses ennemis. que, loin de dissimuler son odieuse conduite pendant l'insurrection, il fait au contraire étalage de sa honte et de son infamie... il a feint d'être touché d'un mouvement populaire pour le faire dévier, dût s'ensuivre le massacre de toute une population. » – L'accusation est formelle ; elle est à retenir, car en la rapprochant de l'opinion émise par Lissagaray, par Paschal Grousset, et que j'ai citée déjà, on peut comprendre ce que le parti terroriste, la majorité de la Commune, aurait fait de la Banque si le vieux Beslay et si Jourde ne l'avaient défendue non point peut-être pour obéir aux injonctions de la probité abstraite, mais parce qu'ils la destinaient à servir de moteur à la machine économiste qu'ils avaient imaginée.²⁵

Ce différend mena au duel entre Vermersch (dont les témoins furent Léopold Decron et Foua) et Gustave Lefrançais (témoins : Cail, Eugène Razoua), décrit dans cette dépêche du *Petit Lyonnais. Journal politique quotidien* du 25 juillet 1876 :

Genève, 24 juillet, 9 h. s.

Un duel a eu lieu ce matin à Veyrier, au pied du Salève, territoire neutre, entre MM. Vermesch et Lefrançais, à cause d'un vieil article sur Jourde par Vermesch.

Les témoins de Vermesch étaient MM. Decron et Foua, les témoins de Lefrançais : MM. Cail et Razoua.

Lefrançais a été blessé à l'épaule droite assez gravement.

Marc Amédée²⁶

Et ainsi, le lendemain, dans *Le Temps* (Paris) :

L'*Opinion* a reçu une dépêche de Genève en date du 24 juillet, 4 h. 30 du soir, annonçant qu'un duel a eu lieu dans la matinée à Veyrier entre MM. Vermersch et Lefrançais, anciens membres de la Commune.

M. Lefrançais a été blessé assez grièvement à l'épaule droite.

Les témoins de M. Vermesch étaient MM. Decron et Foua ; ceux de M. Lefrançais étaient MM. Cari et Razoua.

²⁵ Maxime Du Camp, *Les Convulsions de Paris*, t. 4, *La Commune à l'Hôtel de Ville*, Paris, Hachette, 1881, p. 200-201.

²⁶ Collection Lucien Descaves, n° 1237, Institut international d'Histoire sociale, <https://hdl.handle.net/10622/ARCH00459.1237>

Le motif du duel est un article déjà ancien de Vermesch sur Jourde.²⁷

Selon *La Gazette de Lausanne*, d'autres répliques seraient à l'ordre du jour :

Une rencontre au fleuret a eu lieu lundi dernier dans le bois de Veyrier entre deux réfugiés français MM. Vermesch et Lefrançais, à propos de discussions et de publications relatives à la *Commune*.

La provocation remonterait même à cette époque.

La condamnation de M. Lefrançais et sa déportation à la Nouvelle-Calédonie, d'où il s'est échappé, avaient empêché la rencontre. M. Lefrançais a été atteint à l'épaule ; mais la blessure ne présente aucune gravité.

D'après les renseignements qui nous parviennent, d'autres duels pour la même cause seraient imminents²⁸.

Le duel ne calma pas les esprits, et Vermersch ne lâcha pas l'os : il fit paraître l'opuscule *Déclaration relative à Fr. Jourde qu'eût prononcée, le 2 septembre 1876, le citoyen E. Vermersch devant le tribunal correctionnel de Genève, si on ne lui eut interdit de développer ses moyens dans la cause* (Genève, Imp. Blanchard, 8 p.) ; et un pamphlet intitulé *Affaire Jourde* (Genève, Imp. coopérative, 1876. 12 p.).

Morts en asile

5. L'intuition du colonel Henderson (juin 1875)

On savait ce que signifiait le mot « bedlam » déjà à l'époque de Voltaire (« ce monde est un grand Bedlam, où des fous enchaînent d'autres fous » (*Pot-pourri*)). Dans la bouche d'un certain colonel Henderson, le mot anticipe, de peu, ce qui adviendra à notre Vermersch :

Quand en 1871 quantité de communards établirent forcément leur domicile de l'autre côté du détroit, ils fondèrent nombre de journaux et la velléité prit un jour à l'un d'eux, Vermersch, à propos de l'Irlande, de critiquer le pays qui leur accordait l'hospitalité.

Le colonel Henderson [sic], chef de la police, le fit appeler et lui tint ce langage :

– Sachez, monsieur, que les habitudes, les coutumes et les lois anglaises sont les premières du monde ; des lors l'étranger qui les critique doit être atteint d'aliénation mentale ; il n'est pas nécessaire qu'un médecin aliéniste constate sa maladie qui est évidente. Mon devoir serait de m'assurer de votre personne ; mais je veux bien espérer que l'attaque à laquelle vous étiez certainement livré hier en écrivant l'article qui me procure l'honneur de vous voir ne se renouvellera plus. Allez donc ; mais sachez bien qu'à la première incartade de ce genre, je vous ferai enfermer à Bedlam où vous finirez vos jours – si votre ambassadeur ne vous réclame pas ; et je ne crois pas qu'il y songe.

Le proscrit se tint pour prévenu ; il conta l'aventure à d'autres et voilà pourquoi jamais les réfugiés français ne s'occupent des affaires du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne.²⁹

²⁷ *Le Temps* (Paris), 26 juillet 1876, p. 3.

²⁸ *Journal de Genève*, 27 juillet 1876, p. 3.

²⁹ « Mœurs anglaises », *Le Figaro*, 22 juin 1875, p. 1.

Sir Edmund Henderson (1821–1896) fut chef de la police métropolitain de Londres de 1869 à 1886. Sous la plume de Jules Claretie, on découvre cet « Ancien officier du génie, ex-directeur général des *convicts* en Australie, le colonel Henderson, avec sa haute taille, ses yeux étincelants sous des sourcils épais, le nez long, le visage maigre, parut au dompteur le type même du parfait *gentleman*³⁰ ». Sans doute Henderson connut-il bien le dossier du sieur Vermersch ; comme l'indique Renaud Morieux, « [s]i l'on en juge par les papiers de l'ambassade de France à Londres, une surveillance des communards est mise en place dès le mois de juin 1871 par le chef de la Police Métropolitaine, le *Chief Commissioner* Sir Edmund Henderson, directement rattaché au *Home Office* »³¹.

6. Colney Hatch (octobre 1878)

La correspondance de l'ami Vuillaume dresse les grandes lignes des derniers mois de Vermersch : le 10 août 1878, il reçoit une lettre de Léopold Caria³² expliquant que Vermersch est malade, cloué au lit. Le 19 il est à l'hôpital, et le 9 octobre il est mort. Les obsèques dans les journaux furent aussi concises :

Mort de Vermesch, ancien membre de la Commune. – Eugène Vermesch, ancien membre de la Commune et l'un des écrivains les plus ardents du parti révolutionnaire, est mort mercredi dernier, à Colney Hatch (Angleterre), à l'âge de trente-trois ans.

Vermesch, dont les facultés intellectuelles étaient complètement éteintes depuis plus de six mois, a eu deux heures avant sa mort une crise des plus violentes. Les personnes qui le soignaient ne l'ont maintenu qu'à grand'peine. Il se croyait derrière une barricade et donnait les ordres pour le combat³³.

À notre connaissance, les recherches sur les derniers mois de Vermersch, à Colney Hatch, n'ont pas été faites ; nous nous proposons de remplir quelques lacunes sur ce point.

Le Colney Hatch Lunatic Asylum (plus tard Friern Mental Hospital) fut une des institutions phare du XIX^e siècle : ouvert peu avant l'Exposition de 1851, l'asile fut le deuxième endroit le plus visité après Crystal Palace. Il fut doté de son propre approvisionnement en eau, une chapelle, un cimetière, un domaine agricole, une usine à gaz, une brasserie et une volière. Quand les travaux furent achevés et l'asile ouvert, Colney Hatch fut l'asile le plus cher au monde.

l'image « 01 Colney Hatch ». Légende :

Middlesex County Lunatic Asylum, Colney Hatch, Southgate, Middlesex: bird's eye view with detailed floor plan and key. Wood engraving by Laing after Daukes. [Wellcome Collection](#) (Londres), [Attribution 4.0 International \(CC BY 4.0\)](#)

³⁰ Jules Claretie, *La Fugitive*, 2^e éd., Paris, E. Dentu, 1880, p. 160-161.

³¹ Renaud Morieux, *art. cit.*, souligné dans le texte.

³² Léopold Caria, ex-communard qui appartient brièvement à la Société des Réfugiés jusqu'à son expulsion en août 1872 ; voir <http://maitron.fr/spip.php?article54583>.

³³ *La Liberté*, 13 octobre 1878, p. 3. Le même texte est publié mot pour mot dans *Le Pays* du lundi 14 octobre 1878, p. 3.

La modernité de l'asile le rend célèbre : pour l'énorme bâtiment et son immense corridor central, le plus long d'Europe³⁴, et ses pratiques, très modernes en raison de leur manque de contraintes physiques³⁵. On le citait souvent comme modèle de ce genre d'institution :

Si, en 1838, Gardiner Hell, à l'asile de Lincoln ; en 1839, Conolly, à Hanwell, n'eussent pas introduit leur système de *no-restraint*, on ne verrait pas adopté aujourd'hui ce système dans tous les établissements d'Angleterre et d'Allemagne, qui ont suivi l'exemple de Hanwell, où il y a plus de mille malades, où pas un d'entre eux n'a été, depuis vingt ans ; ni attaché, ni maltraité. Il en est de même à Colney-Hatch, qui a réuni plus de douze cents fous, depuis son ouverture, en 1849, et à aucun deux on n'a mis, jusqu'à ce jour, la camisole de force. Sans ces exemples, les médecins auraient continué à enchaîner et à saigner les fous comme au commencement de ce siècle où, d'après les renseignements pris à la pharmacie centrale de Paris, on dépensait par an cent cinquante-sept mille sangsues, nombre que Broussais fit monter, en 1834, à un million trente mille, et en 1836, à un million deux cent quatre-vingt mille, et qui se trouve réduit aujourd'hui à près de cinquante mille³⁶.

Ainsi Benedict-Auguste Morel explique dans son ouvrage *Le Non-restraint, ou de l'Abolition des moyens coercitifs dans le traitement de la folie, suivi de considérations sur les causes de la progression dans le nombre des aliénés admis dans les asiles* :

Organisation médicale. – Parmi les questions que je me suis posées, en voyant le calme et la tranquillité qui existent dans les asiles anglais que j'ai visités, il en est une très-délicate, et qui se rapporte à l'organisation même de ces établissements, tant au point de vue médical qu'au point de vue administratif. Je me suis demandé si le service médical était mieux organisé en Angleterre.

Je ne pense pas que sous ce rapport nous ayons rien à envier à ce pays. Les médecins aliénistes anglais sont très-instruits, très-zélés ; la position qui leur est faite est généralement bien supérieure à la nôtre ; mais je ne crains pas de dire qu'ils succombent à une tâche au-dessus de leurs forces.

À Colney-Hatch, où il y a 1 400 malades, deux seuls médecins sont en fonctions, et ils n'ont ni élèves internes, ni médecins adjoints, ni pharmacien³⁷.

Malgré ces bons débuts, à la situation s'était détériorée dans l'institution quand Vermersch y arriva. Le nombre de malades ne cessa de croître, et dans les années 1860, ils furent si nombreux que les moyens coercitifs redevinrent la norme.

³⁴ L'auteur Will Self a appelé ce corridor gigantesque et sinistre « une North Circular de l'âme » (Will Self, *Parapluie*, traduction de Bernard Hoepffner, Paris, L'Olivier, 2015, p. 13).

³⁵ La fameuse statue devant la Salpêtrière témoigne de l'originalité du docteur Philippe Pinel (1745-1826), d'abord au Bicêtre puis à la Salpêtrière, en brisant les chaînes qui retinrent les malades mentaux. C'est bien beau mais, comme l'explique son fils, c'est une fiction (voir Fabrice Lascar, « Le jour où Pinel libéra les aliénés », *L'Histoire*, n° 51, avril-juin 2011, p. 64-67). Toutefois, si les rapports sur Colney Hatch le passent sous silence, il convient de souligner le rôle central de la douceur dans le traitement de Pinel... aussi bien que dans la critique de Michel Foucault dans son *Histoire de la folie à l'âge classique* (1972).

³⁶ D. José Güell y Renté, *Les Deux folies*, Paris, Calmann Lévy, 1879, p. XXII.

³⁷ Benedict-Auguste Morel, *Le Non-restraint, ou de l'Abolition des moyens coercitifs dans le traitement de la folie, suivi de considérations sur les causes de la progression dans le nombre des aliénés admis dans les asiles*, Paris, Victor Masson & fils, 1860, p. 26.

Dans les archives municipales de Londres³⁸, on apprend que le couple Vermersch vivait au 42 Wakefield St, jusqu'à ce que Eugène fût interné au St. Pancras Workhouse, le 13 août 1878³⁹ :

No.	NAME.	Admitted from.	Age.	Date of Admission.	Cause of Chargeability
109	Vermerck Eugene	42 Wakefield St	33	13 th August	Insane

Name and Address of nearest known Relative or Friend.	By whom Admitted.	If Discharged.		Settler's Agent's Remarks
		Date.	To.	
Delphina Vermerck 42 Wakefield Street.	Moon	24th Aug	Colney Hatch	Dire

Comme l'indique le *Saint Pancras Workhouse Creed Register*, Vermersch fut conduit à Colney Hatch et admis le 24 août. Le patient fait à cette occasion l'objet de la description suivante :

Facts specified in Medical Certificate upon which opinion of Insanity is founded

—

1. Facts indicating Insanity observed by Medical Man

Eugene Vermesch is much excited in manner, talks volubly in the French language, describing the fits to which he has been subject & the complete loss of memory and perception for some hours subsequently, does not take notice of any question put to him, is in a state of Epileptoid Mania.

2. Other facts indicating Insanity communicated to him by others

The Superintendent of the Insane Ward, says, that Eugene Vermesch refuses his food, has to be lodged in the padded room at night, is violent at times, and on one occasion bit one of the Helpers in the thigh.

Name of certifying Medical Officer.... Caleb Charles Whitefoord, 117 Albany Street, N.W.

OBSERVATIONS FORM OF DISORDER.

Mania G.P.

A dissipated, excitable looking Frenchman who can only speak a few words of English. He appears to have led a somewhat chequered career having been,

³⁸ Nous tenons à remercier Tim Warrender et les conservateurs des archives municipales de Londres, ainsi que Jonah Miller pour son aide précieuse lors des premières démarches.

³⁹ STPB9/160/009, archives municipales de Londres, p. 134 et 134 bis.

respectively, a writer for the Parisian Comic Press, a student at the Ecole de Médecine [sic] and an importer of Cigars to this Country. He is very garrulous and sullen in his manner and possesses hallucinations of sight. His speech is slightly affected and his tongue tremulous on protrusion.

Facts confirmed

His wife states that he has been under medical treatment for congestion of the brain, and that where people spoke English, he fancied they were cross with him.

Notes continued

Is stated to be subject to Epilepsy but in all probability the fits have been of the Epileptiform character. Pupils slightly unequal and sluggish to the stimulations of light. Passes sleepless nights to have Chloral H₂O 3[??] at bedtime⁴⁰.

l'image « 02 livre couv ». Légende :

couverture, *Middlesex County Lunatic Asylum, Colney Hatch. Case Books for Male Patients*. Archives municipales de Londres, H12/CH/B/13/028. Collection de l'auteur.

l'image « 03 EV page 1 ». Légende :

Middlesex County Lunatic Asylum, Colney Hatch. Case Books for Male Patients, p. 145. Archives municipales de Londres, H12/CH/B/13/028. Collection de l'auteur.

Le séjour de Vermersch fut l'objet de peu de commentaires dans les registres officiels de Colney Hatch, à commencer par un bref rapport cinq jours après son arrivée :

Aug 29: His wife on visiting him states that he has always been a sober man, but when in Switzerland was in the habit of drinking absinthe although not to any great extent. She attributes his present condition to anxiety and loss of sleep. It appears that he is a Communist and has been a regular contributor to a French

⁴⁰ *Case Books for Male Patients*, archives municipales de Londres, H12/CH/B/13/028, p. 145. Notre traduction : « Faits spécifiés dans le certificat médical et sur lesquels est fondée l'opinion de folie –

1. Faits indiquant la folie observée par le médecin / Eugene Vermesch, très excité dans ses manières, parle volublement en français, décrivant les crises auxquelles il a été soumis et la perte complète de mémoire et de perception pendant quelques heures par la suite, ne prend pas note des questions qui lui sont posées, est en un état de manie épileptoïde. / 2. Autres faits indiquant la folie qui lui ont été communiqués par d'autres / Le surintendant du quartier des fous, dit qu'Eugene Vermesch refuse sa nourriture, doit passer la nuit dans la chambre rembourrée, est parfois violent et, une fois, a mordu l'un des aides à la cuisse. / Nom du médecin certificateur... Caleb Charles Whitefoord, 117 rue Albany, N.W. / OBSERVATIONS / FORME DE DÉSORDRE / Manie, parésie générale / Un Français dissipé et excité qui ne parle que quelques mots d'anglais. Il semble avoir mené une carrière quelque peu mouvementée après avoir été, respectivement, écrivain pour la petite presse parisienne, étudiant à l'École de Médecine et importateur de cigares dans notre pays. Il est très bavard et maussade dans ses manières et voit des hallucinations. Son discours est légèrement affecté et sa langue tremblante en saillie. / Des faits confirmés / Sa femme déclare qu'il a été sous traitement médical pour une congestion cérébrale et que, quand les gens parlaient anglais, il pensait qu'ils étaient en colère contre lui. / Notes (suite) / Est déclaré sujet à l'épilepsie, mais selon toute probabilité, les crises ont été de caractère épileptiforme. Pupilles légèrement inégales et lentes aux stimulations lumineuses. Passe des nuits blanches pour avoir du chloral H₂O 3[??] à l'heure de se coucher ».

journal and was in the habit of writing in the hours usually devoted to sleep. No insanity in family so far as she is aware.⁴¹

Dix jours plus tard, Edmond Levraud écrivit à Vuillaume :

J'ai été le voir hier... Chose étrange, il passe son temps à faire des vers.

Il est on ne peut mieux dans un établissement qui est parfaitement situé. Le médecin et le directeur sont très bons pour lui. C'est Vermersch qui me l'a dit...

Malheureusement, je crains fort qu'il ne guérisse que bien lentement. Enfin, pour le moment, il est aussi bien soigné que possible...⁴²

Sur ses derniers jours, le registre de Colney Hatch est laconique :

Oct 5: Is having a series of severe Epileptiform seizures from the effects of which he will probably sink.

Oct 9:

Died

Copy

Middlesex County Lunatic Asylum
Colney Hatch
Oct. 9th 1878

Sir, In compliance with the requirement of the Lunatics' Law Amendment Act, I beg to inform you that Eugene Vermesch died in this Asylum, at 5 A.M. o'clock, on 9th Oct. in the presence of Head Night Attendant G. Davis. The cause of death was General Paresis, and the duration of illness was considerable.

I am, Sir,
Your obedient Servant
G. Hanley Elliot
Ast. Medical Superintendent.

⁴¹ *Idem*. Notre traduction : « Sa femme, lui rendant visite, déclare qu'il a toujours été un homme sobre, mais lorsqu'il était en Suisse, il avait l'habitude de boire de l'absinthe, mais de façon mesurée. Elle attribue son état actuel à l'anxiété et au manque de sommeil. Il semble qu'il soit communiste, qu'il ait été un collaborateur régulier d'une revue française et qu'il avait l'habitude d'écrire pendant les heures normalement consacrées au sommeil. Pas de folie dans la famille pour autant qu'elle le sache ». On ne peut qu'espérer que cette version fut véridique et que Vermersch ne fut pas trop attiré par l'alcool, car *Le Figaro* signale un « rapport du colonel Henderson, chef de la police métropolitaine », selon lequel « [e]n 1875, on a arrêté 72 606 personnes ; il y a une augmentation de 4 903 sur 1874, et cette augmentation est presque tout entière fournie par les ivrognes qui figurent dans le nombre pour seize mille cinquante ! » (T. Johnson, « Correspondance anglaise », *Le Figaro*, samedi 26 août 1876, p. 2.)

⁴² Vuillaume, *Mes cahiers rouges*, op. cit, p. 427.

To the Coroner for the
Central Division of the
County of Middlesex⁴³

l'image « 04 EV page 2 ». Légende :

Middlesex County Lunatic Asylum, Colney Hatch. Case Books for Male Patients, p. 145 bis.
Archives municipales de Londres, H12/CH/B/13/028. Collection de l'auteur.

C'est dans deux lettres rédigées par sa veuve qu'on en apprend davantage sur son triste sort, et qu'on comprend que l'appréciation pour Vermersch restera mitigée, même après sa mort :

Mes chers amis,

Le grand coup quoique prévu par les médecins est cependant arrivé plus vite que nous ne l'aurions crû [sic] ; notre pauvre Eugène s'est endormi pour toujours le Mercredi 9 Octobre à 5 hr^{es} du matin à l'âge de 33 ans et 2 mois.

Ce n'est que trop jeune et j'ai peine à croire à la réalité ; il me semble que je rêve et que tout ce que l'on fait n'est pas pour lui.

Samedi passé c'était mon jour de sortie, arrivée chez moi je trouve une lettre du médecin qui me dit d'arriver tout de suite ; mon père et moi nous y allons et les attaques avaient repris leur cours depuis le Jeudi soir ; le Vendredi il en avait eu 22, dans une journée et le Samedi 18, il ne connaissait plus personne et avait perdu conscience de tout, je l'ai embrassé, appelé, mais rien n'y a fait il était comme dans un sommeil continu interrompu de temps en temps par une attaque, le Dimanche j'y suis retournée et il devenait de plus en plus faible, et le médecin ne nous donnait plus d'espoir ; depuis lors tous les jours on y est allé et Mercredi nous avons reçu la triste nouvelle ; j'ai dû raconter quelque chose à l'école et j'ai pu m'absenter pour quelques jours.

Je dois me faire une raison c'est qu'il a quitté ici-bas sans s'en apercevoir et la maladie était vraiment trop triste pour que j'eusse souhaité qu'il vive plus longtemps.

Il a la paix maintenant et ceux qui iront le visiter là où il sera seront ses vrais amis. Il a maintenant ce qu'il demande dans son *refuge* « que n'ai-je », dit-il, « pour que j'oublie et qu'on oublie de l'eau, des feuilles, et du vent ».

Mes parents sont bons pour moi en cette occasion, ici, à Londres si vous voulez savoir où est déposé le corps on doit acheter une licence pour avoir le terrain, c'est ce que Papa a fait, comme cela je pourrai le visiter quand je pourrai sortir, ainsi que mes pauvres enfants ; mon cœur se brise quand je vois mon pauvre Max, eux qui auraient tant besoin de leur père et combien de fois Eugène ne disait-il pas « attends quand tu seras grand c'est moi qui te conduirai ».

L'enterrement sera Dimanche mais on ne veut plus me le laisser voir et cependant j'aurai bien aimé encore une fois le voir.

⁴³ *Case Books for Male Patients*, archives municipales de Londres, H12/CH/B/13/028, p. 145 bis. Notre traduction : « A une série de crises épileptiformes graves dont il va probablement sombrer. / [...] / Monsieur, conformément à l'exigence de la Lunatic's Law Amendment Act, je vous informe qu'Eugène Vermesch est décédé dans cet asile, à 5 heures du matin, le 9 octobre. En présence du garde de nuit G. Davis. La cause du décès était la parésie générale et la durée de la maladie était considérable. / Je suis, monsieur, / Votre obéissant serviteur »

J'espère que vous vous souviendrez de lui dans votre intérieur comme d'un ami, et s'il vous a offensé sa maladie qui est de longue date en a été cause.
 En attendant, recevez mes amitiés,
 Votre bien triste
 Delphine Vermersch⁴⁴

9 Robert Street
 Doughty Street
 London

Chers Amis

Me voilà en vacances et je m'empresse de vous écrire 1^o pour vous reprocher votre paresse et puis pour vous donner mon adresse pendant mes vacances car vous allez m'écrire bientôt j'espère.

Nous sommes tous en bonne santé et Max est très sage.

Je vais dresser Lundi prochain le catalogue des livres d'Eugène. Je vous l'enverrai et si vous aimez quelques livres je vous les enverrai avec plaisir.

Je n'ai point de nouvelles de ce qui se fera pour la tombe d'Eugène mais je crois que ces Messieurs ne se pressent point parce qu'ici en Angleterre on ne peut mettre des choses que quatre mois après la mort car le terrain descend paraît-il pendant ce temps-là. Après le nouvel an j'irai pour quelques jours à Douvres chez M^r et M^{me} France.

France et Regnard s'occuperont des manuscrits et je vous ai associé de loin à l'exécution des œuvres d'Eugène. Monsieur Regnard ou France vous écriront et en cas que les ouvrages d'Eugène rapprocheraient quelque chose c'est à vous que je reconnais le droit de donner oui ou non le consentement de l'emploi de cet argent, de cette manière je remplis les pensées d'Eugène et je me garantis contre ceux qui voudraient parler mal de moi.

J'ai entendu hier une chose qui m'a fait bien du chagrin, il paraît qu'à peine mon mari était couvert de terre un Monsieur Theuré ami de Caria commençait sur le cimetière même à dire du mal de moi « que je n'avais pas été bonne pour lui » etc. et un étranger s'est approché de lui et lui a dit « Monsieur si Vermersch pouvait sortir de sa tombe il viendrait vous giffler [sic] » qu'elle [sic] crapule ! et dire que cela prêche la communauté ? et bien ! vrai, ce serait joli d'être gouverné par ces gens-là.

Je ne crois pas que je vous écrirai avant le nouvel an, je profite donc de celle-ci pour vous souhaiter à tous une bonne et heureuse année et un grand succès dans votre entreprise ; j'espère que nous ne serons pas beaucoup d'années sans nous revoir. C'est un de mes plus grands désirs, je ne serai heureuse que quand j'aurai entendu de votre bouche que vous ne m'en voulez plus ; j'ai un grand chagrin de penser que ceux qui sont les meilleurs pour moi sont ceux envers lesquels j'ai été si ingrate.

Écrivez-moi vite, je serai si heureuse de vous lire.

⁴⁴ Collection Lucien Descaves, n° 1247, Institut international d'Histoire sociale, souligné dans le texte.
<https://hdl.handle.net/10622/ARCH00459.1247>

En attendant, je vous embrasse tous de cœur.
 Votre toute dévouée
 V^e Eugène Vermersch

P.S. Après le 3 Janvier je serai pendant quinze jours à l'adresse ci-dessous mais avant ce temps l'en-tête de ma lettre vous dit mon adresse.

Monsieur A. France
 23 Albert Road
 Maison-Dieu Road
 Douvres

J'ai donné le portrait d'Eugène à copier et vous l'aurai dans ma prochaine lettre.⁴⁵

Répliques (post-)mortems

7. et 8. Quand Vermersch fit le mort (« la seconde ou troisième fois », 18 octobre 1878)

On l'a vu, les obsèques de Vermersch parurent dans la presse française vers le 13 ou 14 octobre, soit quatre ou cinq jours après sa mort. Les sceptiques au pays de la Loire prirent un peu plus de temps pour digérer la nouvelle car, le 18 du mois, on lit dans *L'Écho saumurois* :

Pour la seconde ou troisième fois, voici qu'on tue Vermesch, lequel serait mort, dit-on, jeudi à Colney Hatch, près Londres. Certains pensent que le communard Vermesch pourrait bien avoir quelque intérêt à se faire passer pour mort⁴⁶.

Nous ne savons pas d'où vient cette hypothèse, qui ne semble avoir été répétée nulle part et qui annonce les *fake news* du XXI^e siècle plus que tout.

9. La dernière mort : celle de l'œuvre (entre 1878 et 1885)

Dans son portrait de 1911, Victor Dave raconte une nouvelle mort de Vermersch à travers celle de l'œuvre, sous la forme d'une quasi-extinction due à l'autodafé pratiqué par sa veuve Delphine :

En écrivant ces lignes finales de sa préface, Paul Verlaine ignorait sans doute que tous les manuscrits d'Eugène Vermersch, y compris la traduction de *Perse*, furent brûlés par la veuve du poète, avant son départ pour l'Australie. La seule œuvre posthume qui ait échappé à ce lamentable auto-da-fé a été retrouvée par hasard à Londres, parmi les papiers du digne et vénérable beau-père de

⁴⁵ Delphine Vermersch, trois lettres, et une enveloppe, à ses « chers amis » et à un correspondant non-identifié, 1878, Institut international d'Histoire sociale. <https://hdl.handle.net/10622/ARCH00459.1247>. Alexandre Theuré fut inspecteur au ministère de l'Agriculture et du Commerce sous la Commune, réfugié à Londres. Voir <https://maitron.fr/spip.php?article71642>

⁴⁶ *L'Écho saumurois. Politique, littérature, sciences, industrie*. Vendredi 18 octobre 1878, 37^e année, n° 244, p. 1, http://archives.ville-saumur.fr/depot_amsaumur/depot_arko/fonds/echo_saumurois/pdf/1878/FRAC049328_ECHSAU_1878_10_18.pdf

Vermersch, M. de Somer, de Gray's Inn Road, dans le quartier de Clerkenwell. C'est la *Galerie de tableaux*, le recueil de poésies dont parle Verlaine, et qui se trouve aujourd'hui en ma possession.⁴⁷

Et Dave ajouta en note de bas de page :

J'avais connu l'imprimeur de Somer à Bruxelles, en 1870, lorsque, avec d'autres étudiants de l'Université libre, je collaborais à *La Voix des Écoles*, qui s'imprimait chez lui. Ses affaires ayant périclité, grâce surtout à son inépuisable bonté, il s'en alla à Londres où il fut longtemps employé en qualité de correcteur-typographe.

Sa fille aînée, la femme de Vermersch, était institutrice.

Effectivement, l'imprimerie de Pieter-Josephus Dominicus de Somer (1821-1902) fut active au 30, rue de l'Hôpital pendant la période 1868-1870 – notons la parution en 1869 de l'ouvrage *Ce que c'est que « L'Internationale »*. Sa raison d'être, son but, ses moyens, ses tendances, où elle nous conduit⁴⁸.

Comme l'indique Dave, après « ce lamentable auto-da-fé », Delphine se remaria avec un certain Thomas Griffiths, de dix ans son aîné. Ensemble, les Griffiths voyagèrent entre l'Angleterre et l'Australie à bord du steamer Orient en mars 1885⁴⁹, avant de s'installer à Melbourne. Elle y finit ses jours : morte le 11 février 1929, elle fut enterrée le 12 février au Box Hill Cemetery de Melbourne. Ses petits-fils publièrent un *in memoriam* l'année suivante dans le journal melbournien *The Argus*⁵⁰. Le filleul de Maxime Vuillaume – « Maxim Vermish » dans le registre de l'état civil – décéda le 8 décembre 1952, et il repose à côté de sa mère⁵¹.

De cette poignée de morts autour d'Eugène Vermersch, celle qui met terme à sa vie terrestre mène à un dernier voyage en train, au terrain que la Colney Hatch Company avait acquis quelques années après l'inauguration en 1852 de la gare que les compatriotes de Vermersch continuent de connaître si bien (pourvu que cela dure) :

⁴⁷ Victor Dave, *art. cit.*, p. 171.

⁴⁸ Aux archives de l'État en Belgique, la collection du journaliste bruxellois Nicolas-Eugène Bourger (1842-1891) témoigne d'une diversité impressionnante de petites revues, qui ont pour titre *La Cigale. Chante la Politique, les Sciences, les Arts et les Lettres. Paraissant tous les dimanches* ; *Le Cosmopolite. Journal des étrangers* ; *Le Diable* ; *L'Étrille. Galerie des hommes de la veille, du jour et du lendemain. Journal d'actualités, de biographie de contemporains et de portraits-charges, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois* ; *Le Franc parleur. Journal satirique et comique paraissant le dimanche* ; *L'Indiscret. Revue des actualités, des nouvelles importantes, des hommes et des événements* ; *Le Journal illustré belge. Journal amusant, artistique et littéraire. Paraissant le samedi* ; *Le Microscope. Journal amusant, satirique & comique. Paraissant le dimanche* ; *Sans-souci* ; et *La Voix des écoles. Organe de la fédération des étudiants. Paraissant le jeudi*. https://search.arch.be/fr/rechercher-des-archives/resultats/ead/index/eadid/BE:A0521_706743_702532_FRE/open/c:0.

⁴⁹ http://prov.vic.gov.au/index_search?searchid=23 Victoria, Australia, Assisted and Unassisted Passenger Lists, 1839-1923.

⁵⁰ « In memory of our grandmother, Delphine Griffiths, who passed away on the 11th February, 1929. Gone but not forgotten. – (Inserted by her grandsons, Baden and Vivian Vermish) » *The Argus* (Melbourne), mardi 11 février 1930, p. 1. Notre traduction : « En mémoire de notre grand-mère, Delphine Griffiths, qui nous a quittés le 11 février 1929. Morte mais pas oubliée. – (de la part de ses petits-fils, Baden et Vivian Vermish) ».

⁵¹ <http://www.boxhillcemetery.com.au/search/>

M. Eugene Vermersch will be buried to-day at the Great Northern Cemetery, Southgate. A train leaves King's Cross at half-past one⁵².

10. Un dernier écho. La mort du cadet (février 1906)

Le 7 février 1906 : Horace, le fils cadet d'Eugène et de Delphine, est mort de la fièvre typhoïde à l'âge de 29 ans.

VERMERSCH.—On February 7th at Croydon, of typhoid, Horace Charles Eugène Vermersch, son of the late Eugène Vermersch, journalist and homme de lettres, and Mrs Thomas Griffiths (formerly Vermersch), aged 29 years⁵³.

⁵² *The Observer* (Londres), 13 octobre 1878, p. 7. Notre traduction : « M. Eugene Vermersch sera enterré aujourd'hui au Great Northern Cemetery, Southgate. Un train funéraire quittera la gare King's Cross à une heure et demie ».

⁵³ *Sydney Morning Herald*, 12 février 1906, p. 6, ainsi que dans le moins diffusé *Gympie Times and Mary River Mining Gazette* du 24 février 1906, p. 2. Notre traduction : « On signale la mort le 7 février à Croydon, de la typhoïde, de Horace Charles Eugène Vermersch, fils du feu Eugène Vermersch, journaliste et homme de lettres, et de Mrs Thomas Griffiths (Vermersch en premières noces), à l'âge de 29 ans ».